L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

G. P. WEISSE & Co. — No 74, Rue Ste Claire, entre Conti & Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 9 AOUT 1862

G. P. WEISSE, P. LIBERT. — E. DUVOUX, C. HARDY — Editeurs-Propriétaires.

Nouvelle-Orléans: SAMEDI MATIN, 9 AOUT.

Abonné à la semaine.

Les porteurs sont autorisés à prendre des abonnés à la semaine à raison de 25 cents.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par R B Sykes, à 10 heures, d'une la rue des Magnolias, Nu 3—Alimentation, ébénisterie, bonne-de-vie, serve, marchandises diverses.

Par E Roger & Co, à leur salle d'encan, 125 caisses bottes, vendre et 1 bombagin.

Par E. M. Jacobs—au bayou St Jean, près du jardin Beauregard, 1/2 masq de chevaux de bois.

Polémique sur le tarif.

Le *Commercial Advertiser* de New York sous le titre de " Lamentations sur le tarif," publie un article également sérieux en réponse à une dissertation du *London Times* sur le tarif américain.

" La plupart des hommes, dit ce journal, ne se soucient guère d'encourir la haine, mais bien peu peuvent supporter d'être l'objet de la pitié. Il semble que ce pays a enfin atteint une si triste condition qu'il a excité une profonde commisération chez le *Times* de Londres. Ce n'est pas qu'on le remarque, à cause des milliers de cadavres qui jonchent les champs de bataille, mais bien à cause de cette bien plus grande calamité, le nouvel acte sur le tarif. Une taxe additionnelle de trois à cinq pour cent sur les importations d'articles manufacturés, de liqueurs et de drogues, etc. doit nous pousser tous à la ruine. Manchester et Birmingham, Paris et Lyon souffriront par l'imposition de droits plus élevés, mais leurs souffrances seront légères comparées aux plus grande maux qui nous accableront à coup sûr. Ecoutez les lamentables prédictions de " Jupiter tonnant."

" Les organes de l'opinion populaire, dans les Etats du Nord et l'Amérique sont ravis du caractère éminemment nuisible qui distingue le *tariff revised*. En compensation de dommage très considérable que ce tarif leur causera à eux mêmes, ils trouvent une consolation toute chrétienne à espérer que l'Angleterre et le reste de l'Europe en souffriront encore davantage. Ils auront à payer désormais le double pour toutes leurs importations et, par conséquents, ils devront souvent se passer complètement de plusieurs articles; mais ils s'en affligent peu, sachant qu'en Europe on souffrira du manque de travail.

" La dure nécessité de trouver de l'argent comptant pour payer leurs soldats et leurs four-nissures force les Américains à taxer tout ce qui est susceptible de taxe, et comme leurs ressources sont limitées, il faut qu'ils sacrifient moins que par le passé et se contentent de produits de qualité inférieure. " Mais, Dieu merci, disent-ils, les propriétaires européens en souffriront autant que nous! " Ainsi, quand un Américain portera du linge où il coûtera et ne pourra plus se promener dans Broadway dans un spécimen d'autrefois, lorsqu'il ne pourra plus s'empoisonner avec des vins de France de dernière qualité, qu'il paîtra aussi cher qu'autrefois les vins non falsifiés; quand ses rapiés l'écorcheront sans le raser (instruments de travail se briseront dans sa main), quand ses locomotives déraileront sur des rails détestables; quand ses chaudières, aussi mauvaises que coûteuses, feront explosion le échantant une vingtaine ou une quarantaine de bons citoyens; quand les trains d'un pont de fer se trouvent sous un train de chemin de fer; quand les malades n'auront plus que des produits pharmaceutiques inefficaces, sinon nuisibles; quand les ciseaux refuseront de couper, et quand les pics à coudre ne pourront plus les doigts des ouvrières; quand le soigneur même gémira de ne pouvoir se consoler avec la douce pensée que personne du moins ne fabrique les objets qui lui sont privés; et, si je puis parler de ces objets, bien d'autres se jaseront de pain. Voilà le nouvel évangile américain. C'est à peu près comme si un homme, dont la maison brûle par sa propre faute, remerciait le ciel de voir ses voisins à moitié noyés par les pompes et à moitié grillés par les flammes.

" C'est là une sorte de sentiment qui n'a plus cours depuis longtemps en Europe. Nous ne songeons plus à désirer que les autres nations soient à moitié ruinées et affamées, pas plus que nous ne pensons à souhaiter que l'on a les écorcher vifs, à empoisonner ses petits ou à toute autre barbarie des temps anciens. Lorsque des armées sont en présence, nous nous contentons de nous asphyxier mutuellement et profondément sur le sort de milliers d'innocentes victimes, sur les veuves et les orphelins, sur ceux qui souffrent de la misère et de l'oubli. Nous plaignons en même temps tous ceux qui seront ruinés par le ralentissement du commerce, par l'augmentation des impots et par le changement du cours des capitaux et l'industrie qui se perdent dans des voies improductives. En supposant, ce qui est que trop probable, que le *tarif revisé* réduisa considérablement l'importation des blés et des farines d'Amérique en Angleterre, les familles du Lancashire dont les enfants n'auront pas de pain, n'éprouveront aucun plaisir à apprendre que les fermiers du Michigan et des Illinois brûlent leurs blés qu'ils n'ont plus de bénéfice à envoyer au marché et manquent d'argent pour se vêtir décemment et se procurer le confortable plus ordinaire de la vie. Nous lisons tous avec le plus profond intérêt les récits des souffrances éprouvées par les Américains, qui ils soient fédéraux ou confédérés. Il est déplorable d'apprendre que, dans ce pays, où le sol est inépuisable et où l'intelligence des habitants est sans limites, des armées perdent chaque jour 2000 hommes par les fatigues et les maladies, et de déplorer de devoir que de braves et vigoureux jeunes gens sont cloués dans plusieurs mois dans des marais pestilentiels, sous un soleil brûlant, et n'ont d'autre nourriture que de maigres rations de mauvais bisculit, de salé pire encore, et de boeuf salé. Les autres habitants de l'ancien monde nous aimons tellement aujourd'hui l'ordre, la science et la bonne direction en toutes choses, que nous compatissons à ces misères sans cesse. Nous nommons notre ami et ennuyé de cette guerre de faux mouvements, de fausses positions, de surprises étranges, d'ennemis invisibles, d'attaques de flanc et sur les derrières dans les nouvelles où voit les dépots, les hôpitaux, les trains des équipages, les navires d'approvisionnement et les trains de passagers à peine sur la première attaque à deux ou trois milles en arrière du quartier général. Nous chemisons de la tactique militaire, des batailles et des résultats quelconques, et, au lieu de tout cela, nous ne voyons qu'une confusion sans fin. Notre désir à tous peut-être est que le Nord et le Sud puissent se donner la main après un arrangement qui présente quelques garanties de durée. Alors nous pourrons nous rire de cruels, même à l'égard des soldats et des hommes politiques. Mais, quant aux hommes de peu, aux artisans et aux laboureurs, aux manufacturiers et aux négociants, quant aux femmes et aux enfants, nous ne voyons que ruine et misère. Il est vrai que le cœur se réjouit en pensant que, c'est qu'ils retrouvent, s'il est possible, la paix et l'abondance de leurs anciennes jours avec un peu plus de garanties pour la durée de ces avantages qu'il n'en ont eu sous la race des hommes politiques américains actuels.

" Il y a quelque chose de ridicule, même jusqu'à l'horrible, dans ces opinions des Américains donnant sous les faux qu'ils ont imposés à leur propre commerce, faisant parade de leurs maux et de leurs propres mutilations, et prenant tous leurs désirs pour une preuve du monde puisse être encore plus malheureux qu'eux-mêmes. Ils chantent aujourd'hui un *Te Deum*, parce qu'ils espèrent avoir fermé leurs portes à la moitié du monde. Ils ne voient pas, parce, avoir affamé plusieurs millions de familles en Angleterre, en France, en Allemagne, et, enfin, avoir rendu, communément parlant, le passage de l'Atlantique dix fois plus long que par le passé. Nous ne mentionnerons pas cette expérience absurde qu'ils ont de continuer à nous envoyer leurs grains qui nous sont indispensables, il est vrai, mais de détruire dépouvoir nous ne pourrons plus rien leur envoyer. Nous ne pouvons remédier pas acheter leur pain sans argent, et cet argent nous ne pouvons l'obtenir que par l'industrie et le commerce. Ainsi l'état des Amériques, qui est de faire de l'Europe une immense maison de secours (poor house), dont les habitants savaient leur pain quotidien sans travailler, ne pourra probablement pas se réaliser, à moins que, par pure méchanceté, il ne s'imaginent de nous envoyer vingt ou trente millions de quintaux de blé tous les ans, avec refus de recevoir en seul dollar de notre part. Ce serait là, sans doute, un excellent moyen de nous humilier en nous traitant en mendiants; mais les Américains ne sont pas en position de tenter une aussi grande expérience dans le pays de l'Angleterre. En effet, les gens qui parlent de nous envoyer du blé pour rien ne sont pas les plus intéressés dans l'affaire; les frères vus sont, croyons nous, les agriculteurs eux mêmes.

" Ainsi le " tarif révisé " frappe d'abord et surtout les Etats du Sud et de l'Ouest. Il augmente nos cultivateurs américains de l'intérieur qu'ils devront désormais vendre et acheter aux prix Exigés par les manufacturiers de New York et par les Etats maritimes. Il leur annonce qu'ils devront vendre leur blé, leur coton, leur sucre et tous leurs autres produits aux prix de New-York, et qu'ils devront payer également aux prix de New York tous leurs achats d'habillement, tout ce qui leur est n'occasionne dans leurs maisons, dans leurs fermes, dans leurs boutiques et pour l'exploitation de leurs chemins de fer. Ce tarif rive au cou de chaque Américain un collier de fer, sur lequel sont gravés ces mots: " New York ;" il tient les Américains pieds et poings liés et directement que leur peau s'usera bientôt sous le chaîne. Nous le déplorons sincèrement pour eux que pour nous mêmes, car nous voyons que ce résultat est dépendu sur la nature des hommes politiques. Mais, quant aux hommes de peu, aux artisans et aux laboureurs, aux manufacturiers et aux négociants, quant aux femmes et aux enfans, nous ne voyons que ruine et misère. Il est vrai que le cœur se réjouit en pensant que, c'est qu'ils retrouvent, s'il est possible, la paix et l'abondance de leurs anciens jours avec un peu plus de garanties pour la durée de ces avantages qu'il n'en ont eu sous la race des hommes politiques américains actuels.

" Il y a quelque chose de ridicule, même jusqu'à l'horrible